



HAL
open science

Le poème de Rutilius Namatianus et la tradition du récit de voyage antique : à propos du “genre” du *De reditu suo*

Joëlle Soler

► To cite this version:

Joëlle Soler. Le poème de Rutilius Namatianus et la tradition du récit de voyage antique : à propos du “genre” du *De reditu suo*. *Vita Latina*, 2006, 174, pp.104-113. hal-03903855

HAL Id: hal-03903855

<https://hal.science/hal-03903855>

Submitted on 16 Dec 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Le poème de Rutilius Namatianus et la tradition du récit de voyage antique : à propos du «genre» du *De reditu suo*

Joëlle Soler

Citer ce document / Cite this document :

Soler Joëlle. Le poème de Rutilius Namatianus et la tradition du récit de voyage antique : à propos du «genre» du *De reditu suo*. In: Vita Latina, N°174, 2006. pp. 104-113;

https://www.persee.fr/doc/vita_0042-7306_2006_num_174_1_1209

Fichier pdf généré le 28/03/2018

Le poème de Rutilius Namatianus et la tradition du récit de voyage antique : à propos du « genre » du *De reditu suo*

Gérard de Nerval, à la dernière page de son *Voyage en Orient*, cherchait à justifier le désordre de son récit, son aspect fragmentaire et composite, en en faisant le « garant » de sa sincérité : « ce que j'ai écrit je l'ai vu, je l'ai senti ». Paradoxalement, c'est dans un but contraire, pour reprocher à son auteur son affectation et sa superficialité, que l'on a relevé bien des fois le caractère disparate du poème d'un autre écrivain voyageur, Rutilius Namatianus, haut fonctionnaire d'origine gauloise, qui, décrivant, en 415 ou 417¹, son cabotage le long des côtes italiennes pour regagner sa patrie, enchâsse dans le fil de son itinéraire des digressions très variées, un long hymne à Rome, qu'il a peine à quitter, l'éloge d'amis dont il se sépare ou qu'il retrouve en cours de route, des invectives virulentes contre les « ennemis » de l'empire, des digressions historiques... Cette composition relâchée a fait dire à certains que Rutilius prenait le voyage comme simple prétexte pour « étaler sa science² » et multiplier des références superflues à la littérature classique, sans jamais trouver une observation de quelque relief, sans jamais, contrairement à Nerval, « voir » ou « faire voir » quoi que ce fût de son parcours réel³.

Depuis la réflexion fondamentale de J. Fontaine sur la poésie tardive et son esthétique du « mélange des genres »⁴, ces jugements de valeur négatifs, fondés sur des attentes anachroniques issues des développements ultérieurs du récit de voyage, ont disparu ; mais ce changement de perspective, plus sensible au contexte culturel, s'est fait au détriment de l'identification du projet propre et original de l'auteur et de ce qui reste le fil directeur du texte : le récit de voyage. Comme s'il n'y avait d'autre choix que de critiquer le *De reditu* au nom de normes essentielles régissant de toute éternité l'écriture du récit de voyage, et auxquelles, nécessairement, le poète tardif faillit, ou d'en faire une lecture plus historique, faisant la part belle à l'esthétique de son temps, mais qui conduit à négliger la singularité

de l'œuvre, pour la considérer comme un exemple supplémentaire du fameux « mélange des genres » caractéristique de cette époque et traiter la description de parcours comme une composante parmi d'autres⁵.

Il semble que cette alternative, dont même les études les plus récentes et les plus fines restent tributaires, puisse être évitée, à condition d'appliquer différemment au *De reditu* la « grille de lecture » générique et de reconsidérer les présupposés de cette question. Ainsi, après avoir identifié les modèles antiques d'écriture du voyage qui déterminent l'élaboration du texte de Rutilius, on cherchera à mieux cerner le sens que peut avoir cet *iter* poétique, dans le cadre de l'affrontement politique et culturel opposant à cette époque les chrétiens aux derniers tenants du paganisme.

*
* *

C'est de fait vers le problème du genre du *De reditu suo* que s'oriente généralement la critique lorsqu'elle choisit pour objet non l'intérêt historique du texte, au sens strict du terme, mais sa dimension littéraire. Or cette notion très complexe mérite quelques éclaircissements préliminaires, dans la mesure où elle s'offre à une multiplicité de définitions. La majeure partie des analyses consacrées à ce sujet conçoivent le genre comme une catégorie issue de l'activité classificatoire et prescriptive des lecteurs, érudits, grammairiens ou poètes savants ; dans la tradition aristotélicienne, le genre regroupe sous un même nom une classe de textes entre lesquels on distingue des points communs, qui se réfèrent d'ailleurs à des traits divers du discours (forme, énonciation, thème, versification)⁶, d'où la difficulté à établir un tableau cohérent d'un « système » des genres⁷ qui constituent en réalité une « taxinomie hybride⁸ ». Si l'on choisit par exemple comme critère d'identité générique du *De reditu suo* le mètre, alors le poème est une élégie, mais si l'on s'en tient à son objet et aux modalités de sa représentation, c'est une *ekphrasis* de parcours⁹, et, quand l'on accorde toute son importance à l'intention de l'auteur, on dira que le texte est un long éloge de Rome, de sa culture et de ses traditions, dont le voyageur lit les références dans le paysage contemplé¹⁰, ou un « autoportrait » qui cherche à élaborer la figure du haut fonctionnaire modèle, dressé contre la barbarie extérieure¹¹ et les dissolutions intérieures¹², ou bien enfin une « profession de foi » en la grandeur de Rome¹³. Ces conclusions sont également pertinentes et ne s'excluent nullement l'une l'autre ; il n'est pas besoin d'invoquer l'idée d'un « mélange des genres » pour en justifier la coexistence, mais le fait qu'un « acte de communication » aussi complexe qu'un texte littéraire puisse recevoir une pluralité de descriptions toutes acceptables, en fonction de l'aspect du texte considéré (niveau de son énonciation ou de sa destination, objet ou forme de l'énoncé, intention ou fonction).

D'où vient pourtant que beaucoup d'études récentes aient éprouvé la nécessité d'en faire un exemple du « mélange des genres » tardif ? C'est sans doute qu'une telle approche de la théorie générique a pour ambition d'identifier « le » genre unique

d'un texte, considéré comme une totalité organique, et que ses partisans éprouvent une gêne à ne pouvoir y parvenir, alors que cette tentative est vouée d'avance à l'échec, puisqu'elle omet de prendre en compte deux caractéristiques fondamentales de l'acte poétique : d'une part, la profonde liberté que prennent les auteurs à l'égard des normes et des règles, qu'ils convoquent pour mieux enfreindre¹⁴ ; d'autre part, la nature même du texte, qui n'est pas autre chose qu'une suite de segments, de fragments, et n'est pas assimilable à un organisme vivant, malgré la prégnance de ce schème comparatif dans la pensée occidentale¹⁵. Aussi le *De reditu*, dans ses développements successifs, est-il tout à la fois une élégie à la manière des *Tristes* d'Ovide, surtout lorsque le poète décrit son départ de Rome et cherche à prendre la posture de l'exilé pour exprimer sa souffrance¹⁶, un panégyrique de Rome¹⁷, et une description des côtes comparable à certains égards à l'*Ora maritima* d'Aviénus¹⁸.

Il ne s'agit pas ici de mettre en cause les conclusions fondamentales de J. Fontaine sur la résurgence d'un « néo-alexandrinisme » tardif¹⁹, qui se fait sentir à travers le mélange des genres pratiqué par les auteurs païens et chrétiens, leur écriture miniaturiste caractéristique d'une esthétique de la bigarrure que l'on retrouve dans l'art de la mosaïque contemporain, et qui peut s'expliquer non seulement par la diversité et l'abondance de l'héritage littéraire et scolaire que les écrivains cherchent à assumer et à transmettre, mais aussi peut-être par le contexte historique lui-même, qui porte aux interrogations inquiètes et à une représentation discontinue de l'expérience laissant au lecteur la latitude de rétablir ou non des liens logiques pour trouver un sens à des éléments disparates²⁰. Néanmoins, pour être opératoire, la notion de « mélange des genres » doit être relativisée et ne pas servir de formule « passe-partout » qui aurait pour rôle de « liquider » la question embarrassante de l'identité générique²¹.

Il suffit d'orienter la problématique générique vers une finalité autre que la découverte d'une identité générique du texte, et de cesser, préalablement à l'analyse, de concevoir le genre comme une catégorie exclusive et extérieure au texte, et le texte comme une entité organisée, dont il faudrait trouver le centre fédérateur. Considérons alors le genre comme un matériau, une composante interne au texte. Cette « genericité textuelle », facteur de production du texte²², fournit un instrument d'étude du rapport du poète à la tradition qui le précède et du mode de présence dans un texte d'autres textes, non pas sous l'espèce de citations mais en tant que reprise d'une « ossature » formelle, narrative, thématique... Ce processus repose sur un « horizon d'attente²³ » commun à l'auteur et au lecteur, sur la connaissance partagée de modèles d'écriture, issus de série d'œuvres célèbres ou de normes scolaires, qui facilitent la réception appréciative du public.

*
* *

Le fait que le *De reditu suo* convoque une pluralité de genres et de tons est donc un constat juste, mais ne saurait en rien fournir une conclusion définitive à

l'approche générique de ce texte. Car si l'on s'intéresse à la structure à la fois formelle et thématique de ce poème, il semble que le canevas d'ensemble – l'itinéraire – soit bien issu d'une tradition littéraire antérieure protéiforme certes, mais qui offre un modèle d'écriture du voyage et un guide de lecture permettant une réception plus aisée ; autrement dit, il existe une « ossature », reprise à un ensemble de textes bien connus, qui, sans être une catégorie classificatoire de l'Antiquité, est comparable, dans l'économie du poème, à un genre, en tant que composante de l'œuvre.

Ce canevas générique est celui de l'*iter*, description détaillée d'un parcours. L'*iter* n'est vraisemblablement pas un nom de genre antique utilisé par les critiques de l'époque pour désigner une « famille » de textes²⁴. Pour combler le vide lexical dans ce domaine, les modernes ont parfois inventé un terme adapté à ces poèmes de voyage à la première personne de mètres et de genres différents, celui de *Reisesatura*²⁵ : il permet sans doute de rendre hommage au fondateur Lucilius et de mettre en relief l'origine satirique de cette famille²⁶, tout en respectant la variété de ses développements ultérieurs²⁷. Mais il est regrettable que l'usage de ce terme forgé de toutes pièces provienne de l'impossibilité de considérer le genre autrement que comme une catégorie externe au texte et lui préexistant, comme un concept au mieux élaboré par les Anciens, sinon restitué par les Modernes. Or, cette démarche contribue à piéger l'interprète dans le cercle vicieux de l'identification d'un genre unique ou à fermer la question générique grâce à la formule magique du « mélange » néo-alexandrin.

Si l'on trace une histoire littéraire de cette composante textuelle qu'est l'*iter*, sans préjuger de l'existence d'une catégorie théorique ainsi nommée, on constate qu'il s'agit d'abord d'un « motif », un *topos* facilement isolable dans un ensemble plus vaste, épopée ou recueils de genres variés. Il consiste en une description de voyage qui déroule de manière exhaustive et détaillée la liste des étapes par lesquelles le voyageur est passé. La route suivie, terrestre ou maritime, est l'objet de l'*ekphrasis*²⁸, de ce type de description d'objets, de lieux, ou d'événements, qui « présente en détail et qui met clairement sous les yeux ce qui est montré²⁹ ». L'écriture de l'*iter* met en œuvre cet art particulier de l'*evidentia* : elle fait un tableau complet, non pas de chaque lieu, rapidement mentionné, mais de l'ensemble d'un trajet, particulièrement détaillé, qu'elle « fait voir » au lecteur.

Sans développer dans tous ses détails l'histoire littéraire de ce motif³⁰, rappelons simplement que l'*iter* est d'abord un héritage de la poésie alexandrine savante : Apollonios de Rhodes, dans ses *Argonautiques*, s'approprie le périple géographique en l'intégrant au genre épique³¹. Ces passages énumératifs, qui flattent le goût des contemporains pour la miniature et la description virtuose, demeurent liés, dans la littérature latine, à l'univers héroïque ou arétalogique, et à une poésie mythologique et savante³². Virgile les dote en outre d'une fonction dans l'économie narrative de l'*Énéide* : le périple poétique contribue à définir l'*ethos* du héros voyageur, qui parvient à une conscience de plus en plus fine de son itinéraire et de son destin, qui arpente et maîtrise l'espace qu'il traverse, démontrant ainsi sa supériorité sur Ulysse³³.

Mais certains auteurs latins s'inspirent de ce motif de manière plus originale, en récusant la valeur épидictique. Lucilius (*Sat.* III), puis Horace (*Sat.* I, 5) à sa suite, transforment le périple maritime en itinéraire terrestre pénible et laborieux ; Horace, tout particulièrement, se sert de ce petit genre descriptif pour se représenter dans la posture du voyageur anti-héroïque, parlant à la première personne et dont l'*iter* signale la faiblesse et l'humilité. L'*iter* est évidemment aussi un indice générique, pour Horace, comme pour Ovide dans l'élégie I, 10 des *Tristes* : *ego*, poète satirique ou élégiaque, se définit au terme d'un parcours littéraire « sur les traces de », qui lui permet de distinguer le genre qu'il illustre, satire ou élégie, du grand genre épique³⁴.

Il garde toutefois dans d'autres contextes la valeur épидictique héritée de la poésie épique : c'est ainsi un *topos* du *propemptikon*, poème en l'honneur d'un voyageur qui part, d'après la *Silve* III, 2 de Stace (v. 83-89 ; 101-120 ; 135-141), et les préceptes donnés à ce sujet par Ménandre le Rhéteur (398, 30). L'itinéraire retracé contribuera dans ce cas à rehausser l'éclat du personnage dont on fait l'éloge à l'occasion de son départ.

À la fin du IV^e et au début du V^e s., après une assez longue absence, le motif semble connaître un regain d'intérêt : la poésie géographique savante, à la manière des Alexandrins, connaît un renouveau de faveur, sous la forme des poèmes géographiques d'Aviénus³⁵ ; l'*iter* fournit une trame aux premiers vers de la *Moselle* d'Ausone ; mais c'est Rutilius Namatianus qui le traite véritablement comme un genre, en en étendant considérablement les dimensions et en en faisant le fil directeur de tout son poème.

Rutilius, dans une intervention d'auteur, signale lui-même au lecteur que c'est bien l'*iter* qui constitue à la fois le « fond » et la « forme » de son poème, le parcours représenté et la structure énumérative permettant de le décrire de manière détaillée. Au début du livre II, s'excusant d'avoir laissé libre cours à son éloquence, dans la trop longue invective contre Stilichon, il constate : « Mais dans ce détour peut-être avons-nous été trop bavard ; / Reprenons la route exposée par notre poème³⁶. » La digression est un *diuerticulum*, un chemin détourné, qui écarte l'auteur de son propos principal. Il lui faut revenir à son sujet, cet *iter*, exposé aux yeux de tous (*propositum*), dont on ne sait plus s'il désigne le voyage réel, comme thème du poème, ou le poème lui-même, *analogon*, dans l'ordre discursif, de la *uia*. Ces vers établissent un dispositif qui substitue au voyage réel l'*iter* écrit, suivant une procédure proche de celle que l'on peut observer dans la *Satire* I, 5 d'Horace³⁷. L'*iter* est donc une composante essentielle du texte, aux yeux de son auteur.

Bien plus, le poète indique également, par un jeu subtil d'allusions, qu'il hérite de cette matière, qu'il la tire de la lecture d'autres récits de voyage, qu'il l'emprunte à plusieurs prédécesseurs, dont évidemment Ovide et Horace. Le distique élégiaque – bien que l'imitation d'Ovide ne soit pas le seul critère expliquant ce choix métrique – associé à certaines scènes et à certaines formules se rapportant

au départ du poète de Rome³⁸, qu'il dépeint lui-même comme un exil, montre clairement combien il s'inspire des *Tristes*. Parfois aussi, le rappel de l'*iter Brundisinum* d'Horace est manifeste. Comme Horace, Rutilius prête une énorme importance à l'amitié, dont le voyage, occasion de séparations et de retrouvailles, est l'occasion de célébrer la valeur irremplaçable³⁹ ; inversement, les défauts d'un mauvais hôte, qui bafoue les liens de la sociabilité antique, sont violemment fustigés, grâce à des expressions fidèles à « l'esprit horatien⁴⁰ ».

Ces deux modèles, Horace et Ovide, ne s'excluent donc pas, malgré la diversité de leur appartenance générique propre, et il est inutile de chercher à savoir lequel des deux est le plus important dans la composition du *De reditu*, ou d'en justifier la juxtaposition en invoquant le mélange des genres fréquent chez les auteurs tardifs, comme le fait N. Brocca, qui reste convaincue qu'un texte doit relever d'une catégorie extérieure et exclusive (satire ou élégie)⁴¹. Au contraire, leur association révèle le travail d'invention générique de Rutilius. Les *Tristes* comme la satire I, 5 d'Horace ont le même poids, dans le *De reditu*, en ceci qu'ils fournissent l'un comme l'autre l'ossature du texte et conséquemment la matière de sa « généricité ».

*
* *

Mais quel sens prêter, dans le contexte politique et religieux de ce début du Ve siècle, à cette entreprise littéraire ? Trois possibilités sont envisageables. D'abord, Rutilius, comme Ausone au début de la *Moselle*, qui décrit lui aussi un voyage officiel ou du moins étroitement lié à un engagement civique⁴², tire profit de la dimension épидictique de l'*iter*, pour exalter, à son propre avantage, la valeur du *ciuis Romanus*, dévoué à sa patrie, haut fonctionnaire zélé, dont le retour en Gaule est un service rendu au bien public. Les circonstances du voyage mettent en relief cet aspect du personnage : le départ de Rome se prête à l'élaboration d'un discours d'adieu, conforme aux préceptes rhétoriques de Ménandre⁴³, au cours duquel le voyageur évoque sa brillante carrière et son profond attachement à Rome. La séparation d'avec ses amis puis la rencontre de ses pairs, durant le voyage, constituent là encore autant d'occasions de faire son propre éloge, en se projetant en eux⁴⁴. Le périple est ainsi pour Rutilius un moyen de faire son propre portrait, suivant la tradition littéraire qui a déjà tissé auparavant un lien entre description d'un *iter* et représentation du caractère d'un personnage (*èthos*).

De plus, grâce à ses talents littéraires, le voyageur semble capable de fonder et de délimiter à nouveau un espace culturel gréco-romain, en jalonnant la description de son parcours de références savantes⁴⁵. Son voyage à travers les textes classiques correspond à une forme de quête des origines, et réalise sur le plan symbolique ce projet de « refondation » de Rome qui hante l'élite lettrée de son époque. L'*Énéide* est ainsi très souvent en arrière-plan du *De reditu*. Dans l'hymne initial à Rome (I, 137), Rutilius fait allusion à la prophétie de Jupiter (*En.*, I, 278-279), ne fixant aucune borne temporelle à l'empire romain ; à une époque où

chrétiens et païens s'opposent pour savoir lequel de ces deux groupes est responsable de la prise de Rome, l'éternité de la Ville est ici fortement réaffirmée : le principe de sa croissance est de renaître toujours de ses cendres (I, 140). Dès lors, il faut se soumettre à cette loi d'éternel retour, voire en réaffirmer les promesses, et Rutilius, en écrivant son voyage, retrace, d'une certaine façon, le chemin qui mène aux origines de Rome⁴⁶ : se séparant de son ami Rufius, Rutilius mentionne l'ancienneté de sa *gens*, qui, « au témoignage de Virgile » (I, 170), remonterait jusqu'aux rois Rutules ; le texte fait saillir l'unité qui existe entre les origines légendaires et les personnages actuels, susceptibles de faire renaître la grandeur romaine⁴⁷. Par ailleurs, beaucoup des lieux de la côte ligure, cités par Rutilius, se trouvent aussi dans le catalogue des alliés étrusques de l'*Énéide* (X, 168-184⁴⁸). Le parcours individuel de Rutilius ranime donc l'entreprise originaire, comme si le poète du Ve siècle voulait se pénétrer de la certitude qu'il participe, par ce retour aux sources, à un mouvement de restauration de Rome. En « poursuivant » Énée⁴⁹, il retourne à cette époque primordiale. L'*iter* est ainsi un parcours de fondation, conformément aux mythes étiologiques de la Ville.

Enfin, une dernière hypothèse peut être suggérée : si Rutilius a choisi de développer le motif de l'*iter* poétique, qui, avant lui, était de dimensions modestes, et s'il l'a lesté d'un témoignage autobiographique nourri de ses aspirations et de sa foi personnelle en la grandeur de Rome, c'est probablement aussi pour réagir à des écrits de pèlerins chrétiens contemporains ou légèrement antérieurs à lui, comme Prudence, par exemple, qui, une dizaine d'années auparavant, dans son *Peristephanon*, met son talent poétique au service du mouvement général de christianisation de l'espace de l'Empire, reprenant les procédures de la littérature géographique savante et les convertissant, en vue de promouvoir le culte des martyrs locaux. Qui plus est, au sein du *Peristephanon*, ce recueil d'hymnes en l'honneur des saints, l'auteur espagnol livre un récit autobiographique de son propre pèlerinage en Italie, dans les pièces 9, 11 et 12, et choisit pour ce faire le mètre élégiaque, qui n'est plus à l'époque un indice générique très précis, mais, plus généralement, la forme de l'expression personnelle⁵⁰. Rutilius, païen convaincu, chercherait alors peut-être à répliquer à ces tentatives de conquête chrétienne du territoire, en y réinscrivant très fortement la marque de la culture et de la religion ancestrales, dans un mouvement de dévotion envers le passé des origines qui sous-tend l'écriture de son « pèlerinage⁵¹ ».

*
* *

Si, dans l'Antiquité, le motif de l'*iter* n'est pas une catégorie générique qui fasse l'objet d'une réflexion ou d'une codification théoriques, il constitue néanmoins, dans le *De reditu*, une composante textuelle de type générique : c'est ce qui fournit au texte une ossature héritée de la tradition, qui relie un thème (le voyage) à une structure (la liste de toponymes), à une forme particulière d'expression (la

description détaillée dont l'ambition est de créer une image mentale de son objet), mais aussi à certaines finalités intentionnelles (le parcours comme figure de l'éloge d'un personnage noble, ou, inversement, de la dérision et de la dépréciation de soi-même) ; c'est aussi ce qui suscite des « attentes » chez le lecteur averti qui connaît les devanciers de Rutilius, les poètes géographes alexandrins et leurs épigones latins plus ou moins conformistes ; c'est donc le recours à l'*iter* qui contribue à orienter la compréhension des effets de sens propres au *De reditu* : le voyageur entend par là affirmer son *ethos* de *uir bonus dicendi peritus*, partant en Gaule pour secourir sa patrie, quoi qu'il lui en coûte de quitter Rome, participant, grâce à l'écriture même de son parcours, à une éventuelle « refondation » culturelle de la Ville, semblable à celle que Symmaque, son contemporain, appelle de ses vœux ; mais aussi peut-être s'inscrit-il ce faisant dans une perspective polémique, et projette-t-il d'élaborer un discours qui rivalise avec les écrits des pèlerins chrétiens et ancre à nouveau la mémoire du paganisme ancestral dans les lieux italiens.

Joëlle SOLER
Université Paris IV-Sorbonne

ADNOTATIONES

- ¹ J. CARCOPINO, « La date et le sens du voyage de Rutilius Namatianus », *Rencontres de l'histoire et de la littérature romaines*, Paris, 1963, p. 233-270 (417) ; I. LANA, *Rutilio Namaziano*, Turin, 1961 (415) ; DELLA CORTE, « Rutilio Namaziano ad Albingaunum », *Romano-barbarica*, 5, 1980, p. 89-103 (voyage en 415, composition du poème en 417).
- ² J. CARCOPINO, *Ibid.*
- ³ P. DE LABRIOLLE, « Rutilius Namatianus et les moines », *RÉL*, 6, 1928, p. 31-40.
- ⁴ J. FONTAINE, « Unité et diversité du mélange des genres et des tons chez quelques écrivains latins de la fin du IV^e siècle : Ausone, Ambroise, Ammien », *Christianisme et formes littéraires de l'Antiquité tardive*, Fondation Hardt, Genève, 1977 ; *Études sur la poésie latine tardive d'Ausone à Prudence*, Paris, Belles Lettres, Coll. d'Études Anciennes, 1980.
- ⁵ F. PASCHOUD, « À quel genre littéraire le poème de Rutilius Namatianus appartient-il ? », *RÉL*, 57, 1979, p. 315-322 ; N. BROCCA, « A che genere letterario appartiene il *de reditu* di Rutilio Namaziano ? », *Forme letterarie nella produzione latina di IV-V secolo*, éd. F. E. Consolino, Rome, 2003, p. 231-255.
- ⁶ QUINTILIEN, *IO*, X, 1 : énumération empirique de genres institués, désignés par des noms qui ont une histoire propre, les critères retenus n'obéissant à aucun ordre (forme, niveau de représentation, objet, finalité).
- ⁷ G. GENETTE, « Introduction à l'architexte », *Théorie des genres*, Paris, Seuil, Coll. Points, 1986, p. 89-159 ; R. MARTIN, « Terminologie et problématique des genres littéraires », *Problèmes de terminologie littéraire*, Paris, 1988, p. 5-18 ; J.-M. SCHAEFFER, *Qu'est-ce qu'un genre littéraire ?*, Paris, Seuil, Coll. Poétique, 1989.
- ⁸ P. GALAND-HALLYN, « Pouvoir tout dire : tempérament des styles et abolition des genres, de la rhétorique antique à la poétique du Quattrocento », *L'effacement des genres dans les lettres et les arts*, éd. E. Nogacki, Valenciennes, 1994.
- ⁹ J. SOLER, *Écritures du voyage. Héritages et inventions dans la littérature latine tardive*, Paris, Études Augustiniennes, 2005, p. 84-89.

- ¹⁰ D. LASSANDRO, « Description géographique et rievocazione storica nel *De reditu suo* di Rutilio Namaziano », *Geografia e storiografia nel mondo classico*, éd. Marta Sordi, Milan, 1988, p. 113-123
- ¹¹ J. SOLER, « Le sauvage dans le *De reditu* : un non-lieu », *Les espaces du sauvage dans le monde antique*, éd. M.-C. Charpentier, Presses universitaires de Franche-Comté, p. 223-234.
- ¹² L. ALFONSI, « Significato politico e valore poetico nel *De Reditu* di Rutilio Namaziano », *Studi Romani*, 3, 1955, p. 125-139 et A. FO, « Ritorno a Claudio Rutilio Namaziano », *Materiali e discussioni per l'analisi dei testi classici*, 22, 1989, p. 49-74.
- ¹³ I. LANA, *Rutilio Namaziano*, Turin, 1961.
- ¹⁴ L. E. ROSSI, « I generi letterari e le loro leggi scritte e non scritte nelle letterature classiche », *Bulletin of the Institute of Classical Studies*, 18, 1971, p. 69-94.
- ¹⁵ J.-M. SCHAEFFER, *Ibid.*, p. 70 sq et 154-155.
- ¹⁶ A. FO, *op. cit.*
- ¹⁷ V. ZARINI, « Histoire, panégyrique et poésie : trois éloges de Rome l'éternelle autour de l'an 400 (Ammien Marcellin, Claudien, Rutilius Namatianus) », *Ktèma*, 24, 1999, p. 167-179.
- ¹⁸ F. PASCHOUD, *op. cit.*, p. 316-317 et N. BROCCA, *op. cit.*, p. 236-240.
- ¹⁹ J. FONTAINE, 1977, p. 428.
- ²⁰ M. ROBERTS, « The treatment of narrative in Late Antique Literature. Ammianus Marcellinus (16.10), Rutilius Namatianus and Paulinus of Pella », *Philologus*, 132, 1988, p. 181-195.
- ²¹ F. E. CONSOLINO, « Metri, temi e forme letterarie in Ausonio », *Forme letterarie nella produzione latina di IV-V secolo*, éd. F. E. Consolino, Rome, 2003, p. 147-194 (p. 148).
- ²² J.-M. SCHAEFFER, « Du texte au genre », *Théorie des genres*, Paris, Seuil, Coll. Points, 1986, p. 179-205.
- ²³ H. R. JAUSS, « Littérature médiévale et théorie des genres », *Ibid.*, p. 36-76.
- ²⁴ J. SOLER, *op. cit.*, 2005, p. 307-329.
- ²⁵ E. DOBLHOFER, édition commentée du *De reditu*, en deux vol., Heidelberg, 1972 et 1977, vol. 1, p. 33 sq.
- ²⁶ LUCILIUS, *Satires*, III ; HORACE, *Satires*, I, 5.
- ²⁷ CÉSAR écrivit un poème intitulé *iter* sur son voyage en Espagne, à la poursuite des derniers partisans de Pompée (SUÉTONE, *Vies des douze Césars*, 56, 6) ; OVIDE, *Tristes*, I, 10 ; d'après JÉRÔME (*Vir. ill.*, LXXX, 2), LACTANCE aurait également écrit un *hodoiporikon* en hexamètres ; AUSONE, *Moselle*, 1-22. Sur la fortune de l'*iter* après Rutilius, chez Ennode, Venance Fortunat et Sidoine Apollinaire, voir J. SOLER, *op. cit.*, IIIe partie « L'écriture du voyage dans l'Antiquité tardive. Permanence, conversion, invention », Ch. 2 « La conservation chrétienne des héritages antiques ».
- ²⁸ QUINTILIEN, *IO*, indique que l'*iter* est un objet possible de l'*ekphrasis*.
- ²⁹ THÉON, dans L. SPENGLER, *Rhetores Graeci*, Teubner, 1853-1856, II, 12, 11 ; CICÉRON, *Lucullus*, 17 ; QUINTILIEN, *IO*, VIII, 3, 61-62.
- ³⁰ J. SOLER, *op. cit.*, 2005, p. 67-91.
- ³¹ Voir par exemple I, 580-602 ; II, 649-655 ; 720-726 ; 899-945 ; 1000-1030 etc.
- ³² Ovide décrit ainsi le parcours inquiet de Cérès en Sicile (*Fastes*, IV, 461-478), ou celui d'Énée (*Métamorphoses*, XIII, 623 – XIV, 608).
- ³³ Les périple deviennent plus longs au cours du chant III : 124-127 ; 270-277 ; 548-553 ; 688-706. Cf P. V. Cova, *Il libro terzo dell' Eneide*, Milan, 1994, p. XXXIV. La postérité de cet emploi épique du périple ou de l'itinéraire est grande : LUCAIN, *Pharsale*, VIII, 244-255 ; IX, 36-44 ; VALÉRIUS FLACCUS, *Argonautiques*, II, 6-20 ; II, 621-626 ; V, 101-106 ; 120-139.
- ³⁴ J. SOLER, *op. cit.*, 2005, p. 93-118.
- ³⁵ *Ora maritima* et *Descriptio orbis terrae*, traduction de Denys d'Alexandrie, poème périégétique qui prend volontiers la forme du périple.
- ³⁶ II, 61-62 : *Sed diuerticulo fuimus fortasse loquaces ; / Carmine propositum iam repetamus iter.*

- ³⁷ HORACE, *Sat.*, I, 5, 104 : *Brundisium longae finis chartaeque uiaequest*. À l'intérieur même des textes, les auteurs identifient parfois leur écrit et leur voyage comme un *iter*, un itinéraire, ou une *uia*, une route, une suite de lieux et de noms de lieux traversés par leur parcours réel et par leur parcours d'écriture : OVIDE, *Tr.*, I, 10, 16 ; AUSONE, *Moselle*, 5 ; RUTILIUS NAMATIANS, I, 16.
- ³⁸ *De red.*, I, 5-6 et *Tr.*, III, 12, 25-26 ; *De red.*, I, 193-196 et *Pontiques*, I, 3, 33-34 ; *De red.*, 201-204 et *Tr.*, III, 12, 23-24. Cf A. FO, 1989.
- ³⁹ *De red.*, I, 168-178 ; 213-216 ; 415-422 ; 466-474 ; 493-510 ; 542-558 et HORACE, *Sat.*, I, 5, 27-29 ; 31-33 ; 39-44 ; 93. Cf N. BROCCA, *op. cit.*, p. 241-253.
- ⁴⁰ *De red.*, I, 377 ; HORACE, *Sat.*, I, 5, 1 (même *incipit*) ; *De red.*, I, 398 et HORACE, *Ep.*, II, 1, 156 (pointe finale) ; critique du « fanatisme » religieux des juifs chez Rutilius comme chez Horace (*Sat.*, I, 5, 100 sq), qui partagent tous deux le même scepticisme d'hommes cultivés à l'égard des légendes locales (*De red.*, I, 285 sq et HORACE, *Sat.*, I, 5, 97-100).
- ⁴¹ *Op. cit.*, p. 249-255.
- ⁴² Rutilius part au secours de la Gaule dévastée par les invasions ; Ausone décrit son voyage des rives du Rhin, où il a accompagné Valentinien et Gratien en 368, à celles de la Moselle. C'est pour raconter son voyage d'Afrique à Nicomédie, où il était appelé par Dioclétien pour enseigner la rhétorique, en 290, que Lactance aurait composé son *hodoiporikon*. Peut-être ces poètes sont-ils ainsi fidèles à l'*iter* de César, instrument probable de sa propre propagande.
- ⁴³ Doblhofer, vol. II, p. 29, a fait justement remarquer que la première partie du *De reditu* (I, 1-164) répondait au schéma de la *syntaktikè lalia* (Ménandre, 394 ; 430-434), discours prononcé par les magistrats ou les hommes politiques en mission au moment de leur départ.
- ⁴⁴ Albinus, chez qui Rutilius est hébergé, est ainsi présenté comme un véritable *alter ego* du poète (I, 466-474) ; le tribun qui fournit au poète des chevaux lui permet de rappeler qu'il fut maître des offices (I, 561-564).
- ⁴⁵ Etiologie : I, 255-263 ; explication d'un toponyme par son étymologie : I, 234, 249, 282, 293.
- ⁴⁶ P. COURCELLE, « Les lecteurs de l'*Énéide* devant les grandes invasions germaniques », *Romanobarbarica*, 1, 1976, p. 25-56.
- ⁴⁷ Cf aussi I, 181-182.
- ⁴⁸ Le fait est signalé par A. Fo, *Il Ritorno*, édition, introduction, traduction et notes, Turin, 1992, p. 80.
- ⁴⁹ J. SOLER, *op. cit.*, 2005, p. 295-305.
- ⁵⁰ F. E. CONSOLINO, « Metri, temi e forme letterarie nella poesia di Ausonio », *Forme letterarie nella produzione latina di IV-V secolo*, éd. F. E. Consolino, Rome, 2003, p. 147-194.
- ⁵¹ J. SOLER, « Religion et récit de voyage. Le *Peristephanon* de Prudence et le *De reditu suo* de Rutilius Namatianus », *Revue d'Etudes Augustiniennes et Patristiques*, 51, 2005, 297-326.